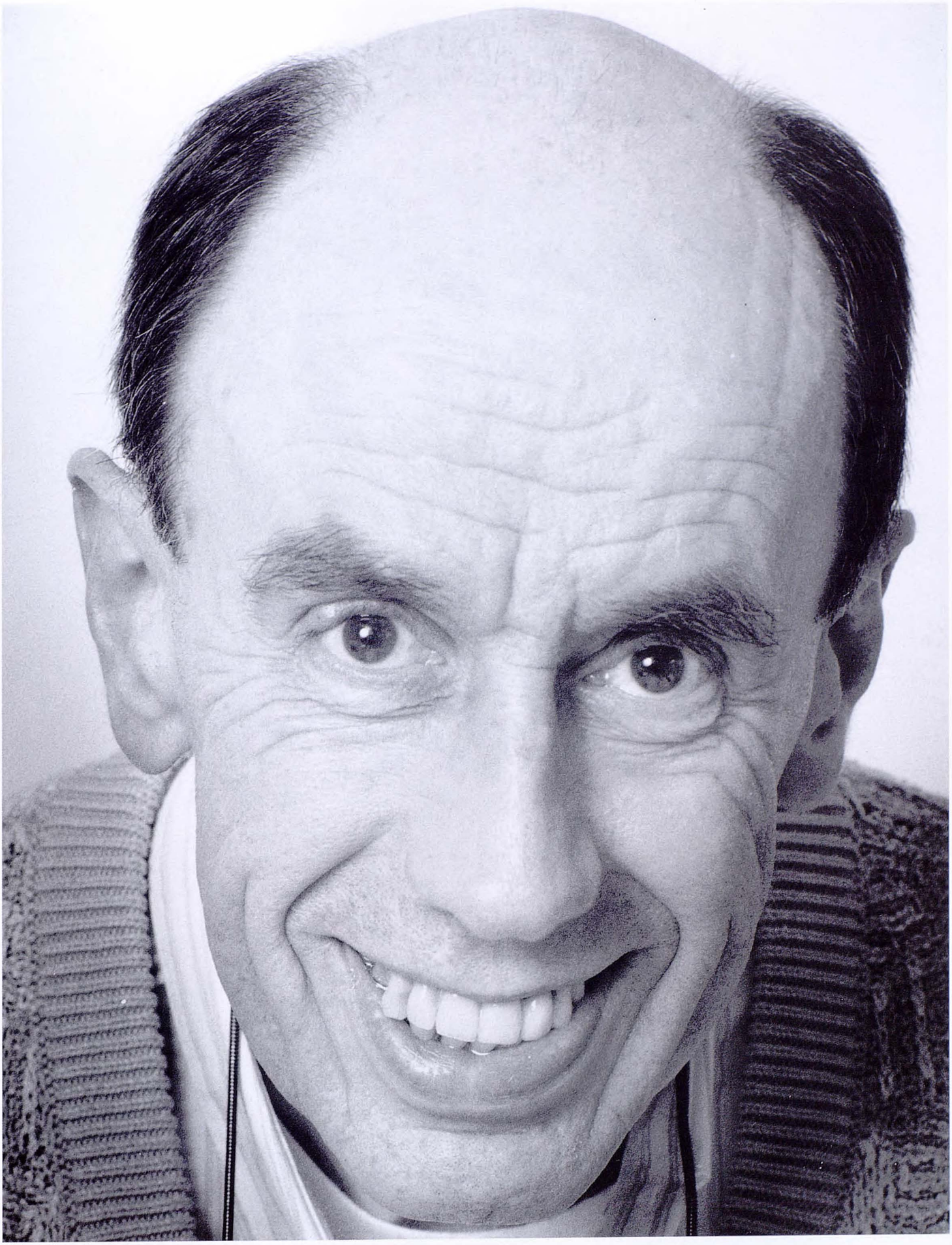


© ELOI BONJOCH

MIQUEL MARTÍ I POL, POÈTE DU PEUPLE

MIQUEL MARTÍ I POL, LE POÈTE VIVANT LE PLUS LU DU PAYS, A ÉTÉ UNANIMEMENT RECONNU. APRÈS LA PUBLICATION DE SON DERNIER OUVRAGE, *TEMPS D'INTERLUNI*, LE PRIX D'HONNEUR DES LETTRES CATALANES (1991) LUI A ÉTÉ DÉCERNÉ POUR SA GRANDE CAPACITÉ DE COMMUNICATION AVEC SON PEUPLE.

PEP BLAY ET M. MARCH JOURNALISTES

Dans sa ville natale, Roda de Ter, Miquel Martí Pol vit à soixante-douze ans un des moments les plus importants de sa carrière. Les mains tremblantes mais l'écriture assurée, la vue fragile mais la parole claire, il y a plus de trente ans que le Prix d'Honneur des Lettres Catalane 1991 a converti son art poétique en thérapie l'aidant à se libérer de ses tensions.

Derrière la sensibilité d'un sourire constant et d'un regard délicatement scrutateur, voici l'homme qui abandonna ses études à quatorze ans pour travailler dans les bureaux d'une filature et qui, à dix-neuf ans, contracta une tuberculose pulmonaire qui l'obligea à garder le lit pendant un an. En ce temps-là il avait commencé à écrire ses premiers essais poétiques qui culminèrent avec la publication de *Paraules al vent* (1954), prix Óssa Menor. Peu à peu parurent une série de recueils où son engagement face à la situation politique et sociale catalane serait intimement lié à sa propre réflexion humaine. *El poble* (1966) et *La fàbrica* (1972) rassemblent les poèmes de cette étape, où le poète-ouvrier se fait l'écho de l'ambiance d'alors.

En 1970, une sclérose multiple le conduit à une réclusion progressive et à une absence d'autonomie physique, puis se stabilise en 1975. Cette décade des années soixante-dix consolidera Martí i Pol comme un des grands poètes de la littérature catalane, grâce à une poésie directe, percutante et fragile à la fois, où il manipule habilement le parallèle entre sa propre maladie, sa nation opprimée et la faiblesse de l'âme humaine. Sentiments qui l'identifient pleinement avec le peuple, comme ces vers de *Vint-i-set poemes en tres temps* (1972), que le compositeur-interprète, Ramon Muntaner, mit plus tard en musique et où les limitations physiques de l'auteur –la vue affaiblie, l'impossibiité de marcher, les difficultés pour faire l'amour ou les mains tremblantes– prennent un double sens comme autant d'obstacles entravant les libertés d'un pays sous la dictature:

Je ne demande pas grand-chose:
pouvoir parler sans déguiser la voix,
marcher sans béquilles,
faire l'amour sans avoir à demander la permission,
écrire sans contraintes.
Ou bien, si cela semble trop:
écrire sans avoir à déguiser la voix,
marcher sans contraintes
parler sans avoir à demander la permission,
faire l'amour sans béquilles.
Ou bien, si cela semble trop:
faire l'amour sans avoir à déguiser la voix,
écrire sans béquilles,
marcher sans avoir à demander la permission,
pouvoir parler sans contraintes.
Ou bien, si cela semble trop...

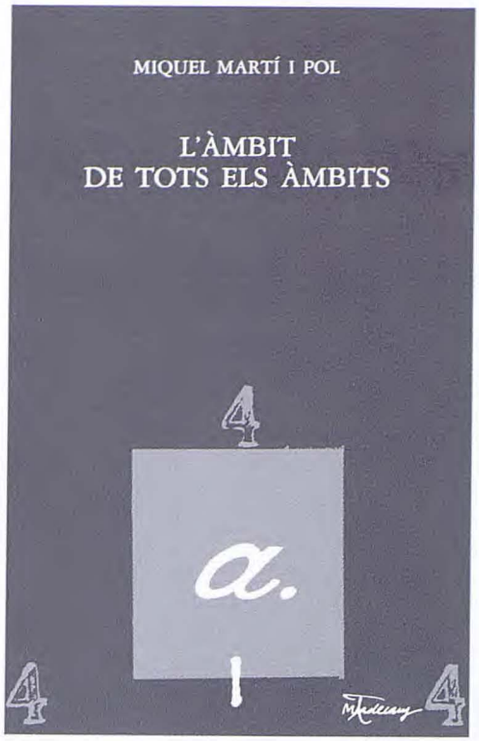
Sa poésie multipliera les nuances, fidèle cependant aux obsessions qui marquaient déjà son oeuvre. "Je ne me répète pas. Je ne dis que des choses qui se ressemblent", avertissait-il dans *L'hoste insòlit* (1978). Le point culminant de son oeuvre sera atteint avec *Estimada Marta* (1976), le livre le plus célèbre dont plus de 35.000 exemplaires ont été vendus. Ses positions se radicalisent dans un de ses meilleurs recueils, *L'ambit de tots els ambits* (1981): "un seul mot: nous sommes. Le reste n'est que pure anecdote". Le degré d'engagement du poète avec le lecteur est élevé, et ses vers seront souvent identifiés comme des cantiques à la lutte, comme une chronique des sentiments d'une époque où les premières libertés démocratiques relevaient timidement la tête:

Nous convertirons le silence en or
et les mots en feu. La peau de ce retour
retient la pluie, et les efforts

effacent les privilèges. Lentement
nous émergeons du grand puits, grimpant au lierre
et sans protection contre toute infortune.
Nous convertirons la vieille douleur en amour
et nous le léguerons, solennels, à l'histoire.

Peu après, la mort de sa première femme signifiait un nouveau point d'inflexion sur sa trajectoire vitale et, par conséquent, littéraire, qui se reflètera dans la tristesse et la tendresse du *Llibre d'absències* (1985). Plongé dans la solitude, enfermé dans son monde de Roda de Ter, Miquel Martí i Pol se convertit en un expert du silence "car le silence rend les souvenirs plus denses, et plus intime le temps qui nous est donné pour les vivre".
Avec les années, Martí i Pol a non seulement résisté avec résignation à la dureté du destin, mais a de plus en plus imprégné d'une mélancolique vitalité ses derniers poèmes *Temps d'Interluni* (1990), qui démontrent son activité pleine et actuelle, en partie soutenue par l'énergie de sa compagne, Montserrat. Il y a quelques mois, Miquel Martí i Pol fit un séjour chez son ami, le populaire auteur compositeur-interprète Lluís Llach, à Parlavà, dans l'Empordà. C'est là qu'il composa les poèmes de son dernier recueil: *Suite de Parlavà,* qui sortira en novembre prochain. De part et d'autre, les deux artistes avaient pensé à la possibilité d'établir une collaboration. Llach était justement l'un des nombreux musiciens qui, pendant la décade des années soixante, avait mis en musique les paroles de Martí i Pol, tout comme Ramon Muntaner, le groupe Coses, Joan Manuel Serrat, entre autres. Le poète rebelle avait obtenu ainsi une plus grande diffusion de ses oeuvres et encore plus de force pour se rapprocher du peuple.
Pour couronner cette année, la suprême récompense de la littérature catalane lui a été décernée, le premier prix d'Honneur des Lettres Catalanes, pour son grand pouvoir de communication avec son temps et avec son peuple. Le poète vivant le plus lu du pays a été unanimement reconnu par le public.

–Votre trajectoire littéraire a commencé avec la publication de *Paraules al vent* qui obtint le prix Óssa Menor en 1953. En 1991, vous recevez le premier prix



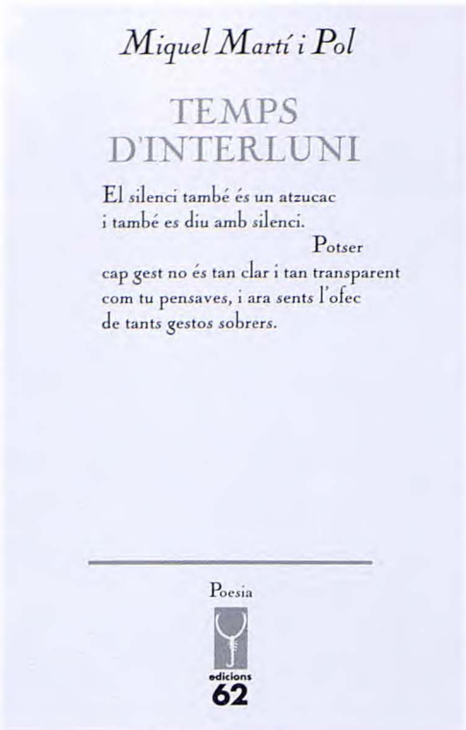
d'Honneur des Lettres Catalanes. Croyez-vous que ces deux prix aient signifié respectivement la découverte d'une promesse et la reconnaissance d'une consacration?
–Je ne crois pas que le prix Óssa Menor ait signifié la reconnaissance d'une promesse, et si c'était le cas, il me semble qu'il l'aura signifié pour très peu de monde. En fait, la publication de Paraules al vent *en 1954 est passée presque inaperçue. Il est vrai qu'à cette époque on parlait peu de la poésie catalane dans les journaux, mais je me rappelle cependant avoir lu une critique, dans "La Vanguardia" me semble-t-il, qui n'était guère engageante. Par ailleurs, je me souviens que deux ou trois jours après l'attribution du prix, Miquel Arimany et Josep Pedreira m'accompagnèrent chez Carles Riba, et que celui-ci nous reçut très aimablement, ainsi que sa femme. Comme je lui demandais timidement ce qu'il avait pensé de mon livre, il me répondit qu'il se souvenait d'un sonnet et d'un chant à la patrie, mais qu'il aurait préféré que le prix fut gagné par Manuel de Pedrolo qui concourait également cette année-là, "pour ce qu'il signifiait pour le pays". La réponse me laissa assez interdit. Plus tard, peu à peu, je l'ai mieux comprise, mais encore maintenant je ne la comprends pas complètement. Non, je ne crois pas avoir été reconnu à ce moment-là comme une promesse, et je ne crois pas non plus que le prix d'Honneur soit la reconnaissance d'un écrivain consacré. Consacré, par qui? C'est en forgeant qu'on devient forgeron disait ma marraine, et moi, plus ou moins bien, j'ai forgé mon oeuvre depuis mon village; cela peut sembler étrange, mais il y a des gens qui encore maintenant ne le comprennent pas. Entre les deux prix, il est vrai, oui, qu'il existe pour moi des ressemblances et des parallèles: je ne m'attendais ni à l'un ni à l'autre, et, tous deux m'ont donné une grande joie.*

–Votre oeuvre est en pleine activité, contrairement à celle d'autres écrivains récompensés par le prix d'Honneur des Lettres Catalanes. Tout récemment a paru *Temps d'Interluni,* et en novembre sortira *Suite de Parlavà.* Comme un critique l'a déclaré, peut-on parler d'une renaissance de votre oeuvre, tant pour votre activité que pour la reconnaissance du public?
–Il me semble que l'on a exagéré en soulignant tellement que mon oeuvre n'était pas terminée; et je ne le dis pas pour moi mais pour d'autres lauréats. Sans avoir besoin de recourir à la liste de ceux qui m'ont précédé, je me souviens de nombreux auteurs qui, au moment de recevoir le prix d'Honneur, étaient en pleine production: Pere Quart, Salvador Espriu, Pere Calders, Vicent Andrés Estellés, Josep Maria Llompart, et d'autres. Je ne comprends pas pourquoi on insiste tellement sur moi qui ne suis même pas le plus jeune à l'avoir reçu, étant donné que j'aurai soixante-douze ans en mars. A part cela, je pense pourtant qu'il peut en effet y avoir une certaine renaissance, très relative bien sûr, de mon oeuvre poétique, si l'on tient compte du fait que de 86 à 89 j'ai écrit très peu de poèmes et que maintenant ils semblent se former en moi avec plus de facilité. Il est clair qu'appeler cela une renaissance peut être excessif, mais enfin, admettons-le. Maintenant, je ne sais évidemment pas si cette renaissance sera accompagnée d'une reconnaissance publique; nous verrons bien.

–Vous avez écrit lors de l'édition du premier volume de l'*Obra Completa* que vous étiez un peu réticent à l'heure de publier vos poèmes de jeunesse en raison de leur "ingénuité" et même de leur "pédanterie". D'autre part, la poésie engagée ou sociale qui caractérisait

une bonne partie de vos premiers livres a perdu son protagonisme dans votre oeuvre avec le passage du temps. Croyez-vous que la poésie se démode?
–La bonne poésie –réellement bonne, veux-je dire–, non. Baudelaire, Rimbaud, Poe, Mallarmé, Auden, Pound, etc., et Ausias, Jordi de Sant Jordi, Carner, Riba, Ferrater ou Kavafis, ou Rilke, ou Montale, ou T.S. Eliot, ou Ungaretti, etc., ne peuvent en aucun cas se démoder. Ce qui se passe c'est que la bonne poésie –réellement bonne, je le répète– est relativement rare. J'ai cité une liste de noms, qui, naturellement, pourrait être beaucoup plus longue. Malgré tout, j'insiste sur les deux affirmations: la bonne poésie ne se démode pas, et la bonne poésie est rare. Les modes, les mouvements qui régissent étrangement la sensibilité collective, c'est autre chose. Heureusement, la bonne poésie se trouve au-delà du va-et-vient momentané et parfois fantasque de la vie. J'oserais presque dire qu'une des représentations les plus authentiques de l'idée d'éternité se trouve dans la bonne poésie. Cela devrait nous faire réfléchir car, selon moi, cela signifie, entre autres choses, que l'essence de l'homme demeure quasi inaltérable. Pour moi, lire de la bonne poésie est une magnifique leçon d'humilité.

–La condition humaine individuelle a joué progressivement un rôle plus important dans votre oeuvre aux dépens de la collective. Quel rapport peut avoir le processus d'ouverture démocratique avec l'évolution thématique de votre oeuvre?
–Je ne peux imaginer un poète détaché des circonstances vitales dans lesquelles il est immergé. L'image de la tour d'ivoire m'a toujours semblé un recours qui tout au plus reflète peut-être le moment de l'écriture et qui est donc applicable à n'importe quelle discipline artistique. Contrairement à ce que certains pensent, je crois donc que les poètes ont bien les pieds sur terre, pour le dire d'une façon imagée, car la pratique de la poésie les oblige à être constamment attentifs aux changements, aux mutations, et exige d'eux une rigueur et une cohérence sans faille. C'est dans ce sens, entendu de la façon la plus large, que je crois que le processus d'ouverture démocratique a exercé une influence sur mon oeuvre. De plus, il faut dans mon cas ajouter des circonstances personnelles peu connues, très caractéristiques et intenses, qui m'ont finalement poussé vers ce changement. De toute façon, je ne sais, ni ne veux penser au-delà de mon temps et de mes proches. J'essaie de vivre pleinement et si seulement j'y parviens, je saurai insuffler vitalité et authenticité à ma poésie.



–Comme on l'étudie dans les livres d'histoire de la littérature catalane, jusqu'à quel point le marxisme a-t-il influé sur toute une génération d'écrivains catalans et sur vous en particulier?
–Je n'ose pas faire une évaluation globale. Personnellement, j'ai commencé à lire Marx quand je fus atteint de tuberculose à dix-neuf ans. Je ne prétends pas l'avoir lu à fond, ni bien. Mon avantage pourtant, si l'on peut dire, a peut-être été d'appartenir à une certaine classe sociale –l'ouvrière– et de connaître ce que l'on appelle l'exploitation capitaliste de première main. Quand à la fin des années cinquante une grande partie des poètes écrivaient de la poésie sociale, la mienne, certainement moins soignée techniquement parlant, avait cependant en plus la valeur de l'authenticité; et il faut noter que l'authenticité, c'est-à-dire la valeur testimoniale, était très importante dans cette poésie. Il m'est difficile de comprendre le mépris actuel pour le marxisme. Si Marx n'avait pas existé, il y aurait un vide important dans la philosophie et ce vide aurait également affecté l'histoire de l'art.

–Il est difficile de trouver une oeuvre poétique où coexistent si intimement ardeur et pessimisme. L'ambition et la résignation ne sont-elles pas incompatibles?
–Le parallèle entre ardeur/ambition, pessimisme/résignation ne me plaît pas. D'autre part, il me semble que ce qu'il y a surtout dans mon oeuvre, c'est la vie vécue, l'expérience, pour utiliser un mot qui ne me plaît guère non plus. Tout processus d'intériorisation exige un risque préalable, des acceptations, des refus. La vie est ce mouvement de va-et-vient, et peut-être que le dynamisme interne de la poésie provient de l'assomption réflexive de toutes les incongruités autour desquelles nous la construisons.
Réussite et échecs sont la trame et l'ordre de notre vie, et tous deux sont nécessaires. Les poétiser ne veut pas seulement dire les transcrire en vers, mais les sentir comme substance de notre être, comme le squelette de notre réflexion, comme le moteur de notre mouvement. Je ne sais pas si j'y parviens, mais je tâche d'exprimer chaque instant de ma vie, et j'essaie de marier des contraires apparents qui, en fait, ne sont que des inventions rhétoriques avec une seule fonction valable: l'explicative.

–Vous utilisez souvent la seconde personne dans vos poèmes pour exprimer vos propres débats intérieurs. Pourquoi utilisez-vous comme recours littéraire ce dialogue de moi à toi?
–J'ai souvent dit que mon plus grand vice était de penser. Je m'interroge sans cesse. Je l'ai toujours fait, et plus encore maintenant que ma situation m'obligera peut-être à passer seul de nombreuses heures. J'ai besoin d'un interlocuteur. Je ne peux pas comprendre que quelqu'un puisse vivre sans questionner la vie et, par conséquent, se questionner soi-même constamment. Je pense que de là doit venir la caractéristique de ma poésie. Par ailleurs, affronter jour après jour ce "tu", souvent très incommode et critique, me permet d'universaliser mes sensations, de les partager, de découvrir leur corrélation, de les analyser dans leurs moindres détails. Je dirais presque que je m'acharne sur moi-même, c'est-à-dire sur ce toi avec lequel j'ai l'habitude de dialoguer, et qui ne se soumet jamais, et m'exige

avec une rigueur implacable une cohérence à laquelle je ne serais peut-être pas capable de parvenir sans ce recours.

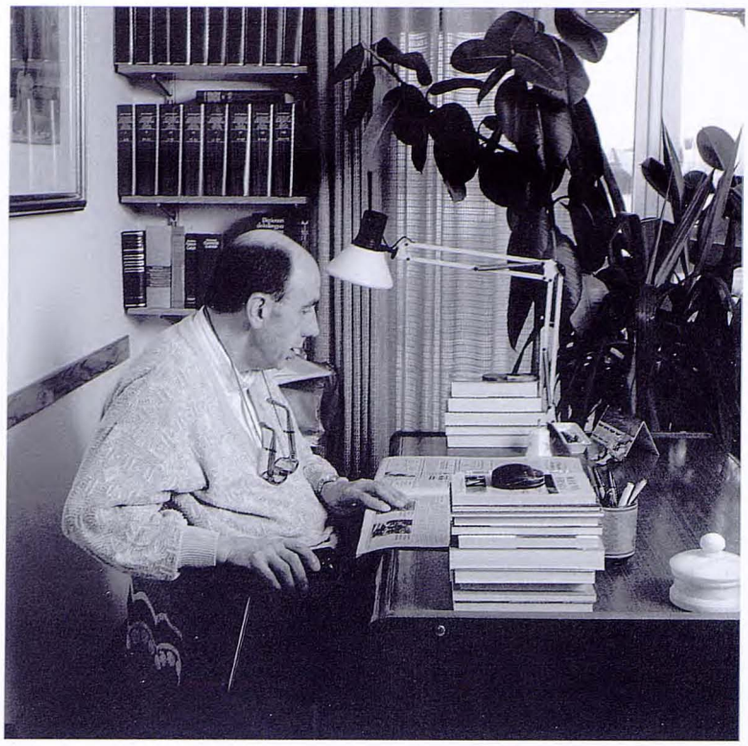
–"Regardez-moi bien: je suis l'autre, disiez-vous dans *Vint-i-set poemes en tres temps.* Que reste-t-il de cette dualité?
–La même chose que lorsque j'écrivais ces vers que vous venez de citer. La dualité intime, entendue comme une recherche de la propre identité, est antérieure au vers, c'est évident; elle a toujours fait partie de moi-même, et en tenir compte peut sûrement aider à comprendre la présence de ce "tu" dont vous parliez auparavant. Malgré tout, en avril 1970 cette réalité s'est matérialisée, si l'on peut dire, est devenue présente de façon physique, et ne m'a pas abandonné et ne m'abandonnera pas tant que je vivrai.

–Avec la description des sensations produites par votre maladie vous avez montré les maladies de la société et celles de la propre condition humaine. Cette multiplicité de sens dans vos vers a-t-elle toujours été consciente?
–J'ai toujours tâché que la poésie résonne à l'intérieur de moi-même et, dans la mesure du possible, j'ai aussi cherché à ce que cette résonnance soit perceptible pour celui qui me lit ou m'écoute, afin qu'il puisse la partager ou, même la faire sienne. J'ai déjà dit que je ne comprenais pas l'image de la tour d'ivoire et j'ai aussi parlé de la nécessité d'un interlocuteur pour essayer d'universaliser l'expérience elle-même. J'entends la poésie comme une tentative de communication, comme un acte d'amour. Nonosbtant, les caractéristiques des limitations auxquelles m'a soumis la maladie qui me tenaille depuis plus de vingt ans, et le parallèle qui pourrait être établi entre les circonstances socio-politiques que vivait –et vit encore en quelque sorte– la Catalogne, ont accentué encore plus cette tendance. Au cours de ces dernières années, donc, le processus a acquis une nouvelle dimension et est devenu beaucoup plus conscient et, surtout, beaucoup plus lourd de sens.

–Comment évalueriez-vous l'importance de concepts tels que destin, hasard et chance dans votre poésie?
–Ces dernières années, le destin et le hasard ont été des références inévitables dans ma poésie; la chance, peut-être moins. Avec les deux premiers concepts j'ai presque toujours tenté d'exprimer ou de souligner une ambivalence. La sécurité absolue m'ahurit parce qu'elle rejoint le totalitarisme absolu, actif ou passif, peu importe. Destin et hasard et, d'une certaine façon, chance sont des mots qui suggèrent plus qu'ils ne définissent et permettent donc plusieurs lectures. Selon moi, la non-définition dans ce cas leur donne une dimension et leur confère une densité quasi inexplicable.

–Vous avez créé une poésie claire avec un langage compréhensible et direct où vous montrez vos sentiments dépouillés de toute rhétorique. Croyez-vous que l'ornement ou la fiction rabaissent la poésie?
–Cela dépend du lien qu'il y a entre l'expression poétique et le sentiment ou, si vous préférez, entre l'expression poétique et la vie vécue. La poésie, comme n'importe quel autre art, a un composant artificiel. La concrétion des mots ne permet pas certaines velléités mais il n'y aurait cependant pas de poésie sans artifice. Or le lyrisme naît généralement de l'expérience et dans mon cas personnel, la tromperie et surtout la dissimulation me répugnent. Pour moi, les ornements et la fiction sont parfaitement valables s'ils sont au service d'une idée. Cela permet l'équilibre entre l'intention et la forme. Si cet équilibre est rompu, le poème est boiteux.

–Maintenez-vous ce que vous avez dit dans les vers du recueil "Capfoguer", publié dans *Estimada Marta:* "Ne me



demandez pas de corriger quoi que ce soit de ce que j'ai écrit''?
–Dans le sens de ne rien renier de mon passé, je le maintiens pleinement. La presse actuelle m'inquiète, avec ce souci de consommer presque sans déguster, ce désir quasi immodéré de futur. Il est possible que ce soit une conséquence de l'âge. Je suis fort conscient d'avoir plus de passé que d'avenir et je m'accroche au passé en tâchant de ne pas tomber dans la nostalgie élégiaque. D'autre part, dans mon système de travail, la correction des textes joue un rôle absolument marginal. Je travaille les poèmes dans le silence; ensuite je les écris et ne les corrige presque jamais.

–''Avec chaque mot je joue ma vie'' est un autre des vers définitifs de ce même livre. Ecrire pour survivre? quelle part de douleur et quelle part de plaisir comporte pour vous le fait d'écrire?
–Je ne sais s'il est licite d'établir une relation entre le fait d'écrire, le plaisir et la douleur, même s'il y a toutes sortes de plaisirs et de douleurs. Personnellement, je ne me souviens pas de m'être jamais senti véritablement angoissé au moment d'écrire; si, éventuellement, je l'ai été quand je voulais exprimer quelque chose et ne parvenais pas à trouver les mots justes, ou quand, des mois ou des années après avoir écrit quelque chose, je me relisais. Écrire est pour moi me libérer d'une tension. Mais, plus tard, du moins dans mon cas, la tension se manifeste à nouveau et exige une fois de plus une réponse. C'est ce jeu qui a peut-être donné naissance à l'image d'écrire pour survivre. Je ne sais pourtant pas s'il y a des personnes qui nécessitent véritablement l'écriture pour survivre. En tout cas, je n'en suis pas; j'écris par nécessité, intellectuelle, si l'on peut dire, et c'est cette nécessité qui avalise l'affirmation de jouer mon existence à chaque mot étant donné que je m'efforce de donner une plénitude intense à tout ce que j'écris.

–Vous avez été un des auteurs les plus mis en musique par les compositeurs-interprètes de la ''Nova Cançó'' et vous avez même chanté certains de vos poèmes. Que pensez-vous de l'interprétation qui sera faite de vos poèmes, d'une part, par les musiciens et, de l'autre, par le public?
–Ma courte étape comme compositeur-interprète a été très gratifiante et j'en conserve un excellent souvenir. D'autre part, je n'ai jamais aimé juger une chanson en fonction de fait que les paroles étaient de moi. Tout poème a sa propre musique. En ajouter une autre donne naissance à un nouveau produit et j'essaie autant que possible de juger exclusivement ce produit. De toute façon, il est indubitable que l'ajout des compositeurs-interprètes a favorisé extraordinairement la diffusion de mon oeuvre. Cela a été un canal inespéré et d'une grande portée.

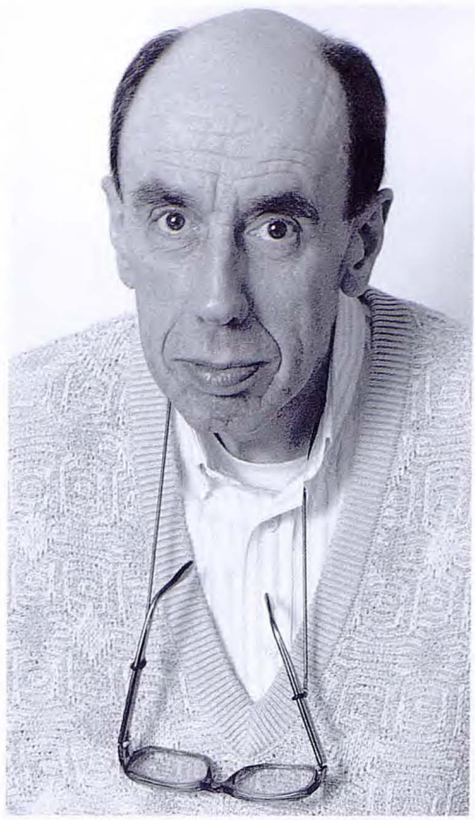
–Votre maison a été un petit centre de pélerinage poétique pour de nombreux écrivains qui ont voulu partager vos conversations, vos paroles, vos inquiétudes et vos textes, comme le remarquait récemment le poète Valerià Pujol. Avec ces rencontres et vos lectures habituelles, comment voyez-vous l'état de la littérature catalane?
–Je ne me risquerais pas à formuler un jugement car les conaissances dont je dispose sont très limitées et accusent de grandes carences. Je lis beaucoup,, mais ma capacité de lecture est grandement dépassée par le nombre des publications. D'un autre côté, l'offre s'est heureusement diversifiée et couvre de nombreux domaines dans lesquels il serait ridicule que j'opine. En termes généraux je me risquerais seulement à dire que le panorama me semble suffisamment intéressant pour permettre un optimisme raisonnable quant à l'avenir.

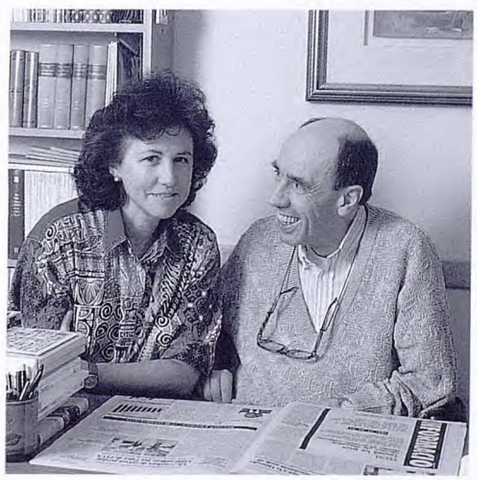
–On a dit qu'il existait des poètes ''martipoliens'', du moins en évoquant les premières tentatives poétiques de nombreux écrivains. Êtes-vous d'accord sur le fait que vous ayez créé une éco-

le? Que sentez-vous quand vous lisez des poèmes de vos "élèves" inspirés des vers que vous avez écrits?
–Selon moi, l'influence d'un poète n'est pas un phénomène dont la répercussion est immédiate, on peut sentir de l'admiration pour quelqu'un et, c'est évident, essayer de copier plus ou moins adroitement sa façon de s'exprimer. Mais on ne peut appeler cela créer une école. Pour moi, créer une école c'est influer de façon décisive non seulement sur le style mais sur la pensée. Dans ce sens je suis bien convaincu que je n'ai pas, ni n'aurai jamais, une envergure suffisante pour faire école. J'ai lu bien sûr des critiques dans lesquelles on disait de certains auteurs qu'ils "martipolaient", mais il me semble que cela n'est pas autre chose qu'un phénomène de mimétisme. D'ici cinquante ou cent ans, on pourra dire si j'ai oui ou non créé une école, pour le moment, non.

–Miquel Martí i Pol, vous avez mis votre vie à nu dans votre poésie. Croyez-vous qu'il y ait quelque chose qui ne puisse être exprimé par la poésie?
–C'est très généreux de considérer que j'ai mis ma vie à nu dans la poésie. A moi, il me semble que personne ne donne tout de soi-même, ni en poésie ni dans aucun autre domaine, du moins parce qu'en fait personne ne sait non plus tout de soi-même. Agustí Bartra disait que les poètes n'avaient pas besoin d'écrire leur autobiographie car elle était déjà inscrite dans leur oeuvre, et je crois que la phrase n'était pas de lui mais remontait plus loin dans le temps. En fait, je pense que l'intimité révélée par la poésie appartient à un domaine sémantique très particulier et spécifique. J'ai dit parfois que le meilleur de moi-même se trouvait dans mes poèmes, et je l'ai dit parce que je le crois. Toutefois, l'expérience vitale qui se manifeste dans la poésie n'est autre que l'essence de l'expérience vécue jour après jour. Dans ce sens, je crois que l'on peut tout dire en poésie, mais il faut nécessairement le faire d'une façon poétique.

Parallèlement à son métier de poète, Miquel Martí i Pol a traduit des écrivains comme Neruda, Racine et Flaubert. Il y a maintenant longtemps qu'il ne le fait plus mais, comme il le dit, "ces jours-ci on m'a proposé de traduire un poète français que j'estime beaucoup et je considère la possibilité d'accepter.





Cela me fait peur également, car ce serait une tâche très difficile. De toute façon, la difficulté est toujours stimulante".
Passionné de lecture, "en raison de mes limitations physiques, je dispose de beaucoup de temps. Ma façon de lire a toujours été désordonnée et anarchique, peut-être du fait d'être un autodidacte. C'est pourquoi je préfère considérer que plus que des lectures concrètes, ce qui m'a le plus aidé a été l'accumulation de lectures. Pendant des années, pour moi, tout était fondamental; maintenant, je suis plus exigeant".
La musique lui est une compagne extrêmement fidèle. "Je ne saurais travailler avec de la musique, mais je peux en écouter pendant près de deux heures par jour et si jamais je dois m'en passer elle me manque beaucoup. Certaines images de mes derniers poèmes révèle cette quasi dévotion. Il m'est également très difficile de me passer de la musicalité à l'heure d'écrire. J'aime que le tissu du vers réponde à des résonnances musicales. Tant en l'écrivant qu'en le lisant, je me sens plus proche de cet ineffable que nous appelons poésie."
La tête de Martí i Pol est toujours pleine de nouveaux projets, bien que "ces derniers mois j'ai peu écrit, en partie parce que j'étais occupé par des choses qui ne pouvaient attendre. Cet été, je veux prendre le temps de réfléchir, d'une part pour décider si j'accepte ou non la traduction du poète français que j'ai mentionnée plus tôt, et aussi pour tenter de remettre en question certains aspects de ma poésie auxquels je donnerai peut-être un air différent". Le poète de Roda de Ter a vécu l'agonie de cette lutte intérieure qui l'avait fait douter de son futur littéraire, il y a maintenant deux ans dans le *Primer llibre de Bloomsbury:* "Je ne sais si je pourrai encore écrire grand-chose, car l'effort de supporter ce poids des années que je n'ai pas encore vécues m'abattra peut-être et me rendra insipide."
Et maintenant, attentif à toutes les questions, il semble répéter les mots qu'il écrivit dans son livre *Estimada Marta:* "Avec des gens de provenance très diverse, tous inconnus, je passe des heures à converser aimablement. Extrêmement poli, j'écoute leurs raisonnements, je m'efforce d'en saisir les détails et de bien en pénétrer le sens. Questions et réponses vont et viennent, parfois urgentes, parfois lentes. Moi, je ne pose jamais de questions." ■